

MISS MULTON

COMÉDIE EN TROIS ACTES

PAR

EUGÈNE NUS ET ADOLPHE BELOT

K



PARIS

NICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 13

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1869

Droits de reproduction, de traduction et de représentation réservés

1139 cc
4

MISS MULTON

COMÉDIE

Représentée pour la première fois à Paris, sur le théâtre
du VAUDEVILLE, le 1^{er} décembre 1868

PERSONNAGES

FERNANDE (1 ^{er} rôle).....	Mlle FARGUEIL.
BELIN (père noble).....	M. PARADE.
MAURICE DE LATOUR (1 ^{er} rôle).....	M. MUNÉ.
MATHILDE DE LATOUR (jeune 1 ^{er} rôle).....	Mlle CELLIER.
PAUL, 43 ans.....	Mme GRIVOT.
JEANNE, 14 ans.....	Mlle HÉBERT.
LOUISE, femme de chambre (soubrette).....	Mme ROLLAND.

En province, les rôles de Paul et de Jeanne peuvent être joués par des ingénuités.

Les trois actes se passent de nos jours, dans une maison de campagne, près de Paris.



MISS MULTON

ACTE PREMIER

La scène représente un salon dont les trois portes du fond ouvrent sur un jardin. — Deux portes latérales au second plan. — A droite, au premier plan, un piano ou une console. Près de la, un fauteuil. — A gauche, faisant face au piano, une cheminée; près de la cheminée, une table carrée, sur laquelle on voit des livres, des cahiers d'étude, des ouvrages de broderie et un miroir pouvant se tenir droit. — A gauche de la table, une chaise; à droite, un fauteuil et un tabouret.

SCÈNE PREMIÈRE

BELIN, JEANNE, PAUL.

Paul et Jeanne travaillent près de la table, Belin, assis dans le fauteuil qui est à la droite, s'est endormi un livre à la main.

PAUL, bas à sa sœur.

Jeanne, est-ce qu'il y a un trait d'union à belle-mère?

JEANNE, de même.

Sans doute, puisque c'est un mot composé.

PAUL.

Maman est notre belle-mère, n'est-ce pas?

* Jeanne, Paul, Belin.

JEANNE.

Oui, mais tu sais qu'il ne faut pas l'appeler de ce nom, cela lui ferait de la peine ainsi qu'à papa.

BELIN, s'éveillant

Eh bien, mes enfants, vous avez fini ?

PAUL.

J'en suis aux derniers mots de ma version.

BELIN.

Et toi, Jeanne, ta carte d'Angleterre ?

JEANNE.

La voilà.

Elle la lui apporte *.

BELIN.

Tu as bien séparé les comtés et écrit le nom des principales villes ? (Se levant et examinant la carte.) Comment toi, si soigneuse, tu as fait une tache sur la frontière d'Écosse ! Vois, le nom de Glasgow est effacé.

PAUL, relevant la tête.

Glasgow !

BELIN.

C'est une goutte d'eau qui est tombée de ton pinceau.

JEANNE.

Non, ce n'est pas une goutte d'eau.

BELIN.

Qu'est-ce donc ?

JEANNE

C'est une larme.

Paul se lève et va embrasser Jeanne

BELIN **.

Ah ! pauvres enfants !... pardon ! Glasgow ! Oui, c'est là qu'est morte votre malheureuse mère !.. et d'une mort si affreuse !... Toi, Paul, tu ne peux plus te la rappeler... et toi, Jeanne, tu avais tout au plus cinq ans quand elle a... quand elle est partie.

* Paul, Jeanne, Belin.

** Paul, Belin, Jeanne.

PAUL.

Eh bien, tu te trompes, je me la rappelle.

BELIN.

Ce n'est pas possible.

PAUL.

Je me souviens que je courais dans un jardin.

JEANNE.

Celui-ci.

PAUL.

Je jouais avec une petite brouette. La roue a heurté contre un arbre et je suis tombé. Alors une dame en robe blanche a poussé un cri, s'est précipitée vers moi et m'a pris dans ses bras. Jeanne assure que ce devait être maman, n'est-ce pas?

JEANNE.

Oui.

BELIN.

C'est une chose bien étrange que le souvenir.

JEANNE.

Je la vois comme dans un brouillard, et pourtant je me souviens bien qu'elle m'apprenait à lire. Elle était assise dans un grand fauteuil, et moi à ses pieds, sur un tabouret... Je vois une de ses mains qui tenait le livre ; l'autre qui me montrait les lettres... C'était bien difficile, je pleurais, et alors elle posait le livre et me prenait sur ses genoux. Comment se fait-il, bon ami, que, me rappelant toutes ces choses, il me soit impossible, quelque effort que je fasse, de retrouver son visage ? Parfois je crois le saisir, mais tout s'évanouit... Toi qui l'as connue, toi qui l'as aimée, dis-nous comment c'était notre mère ?

Elle passe son bras autour du cou de Belin qui est resté assis.

PAUL, de l'autre côté, passant aussi son bras autour du cou de Belin.

Oui, bon papa Belin, parle-nous d'elle.

BELIN.

Mes enfants, mes chers enfants, croyez-moi, ne pensez plus... c'est-à-dire, si... pensez-y toujours, surtout dans vos prières ! la piété filiale est le premier devoir. Les plus anciens peuples l'ont pratiquée. Même en Chine, vous verrez

quand nous étudierons l'Asie, que sous l'empereur Von-Vang, fondateur de la dynastie des Tcheou...

JEANNE.

Bon ami, pour le moment restons en Europe et répondons-nous.

PAUL.

Est-ce que Jeanne lui ressemble ?

BELIN, vivement*.

Non... non... Elle ne lui ressemble pas...

JEANNE.

Tant pis, je n'aurais qu'à me regarder pour la voir.

PAUL, à Jeanne

Et de cette façon je t'aimerais deux fois.

DE LATOUR, du dehors.

Louise, dites à madame que je suis prêt.

BELIN, aux enfants.

Voilà votre père...

SCÈNE II

LES MÊMES, DE LATOUR**.

JEANNE, allant à lui et l'embrassant.

Maman sort donc avec toi ?

DE LATOUR.

Si vous voulez bien le permettre, mademoiselle ?

PAUL ***.

Alors tu ne plaides pas aujourd'hui ?

DE LATOUR.

Non, monsieur, le Palais fait relâche.

PAUL.

Papa, j'ai réfléchi ; décidément je veux être avocat comme toi.

* Belin, Paul, Jeanne.

** Belin, Paul, Jeanne, de Latour.

*** Belin, Paul, de Latour, Jeanne.

DE LATOUR.

Voyez-vous cela !

BELIN.

Permettez, permettez, avocat passe encore, mais avocat comme votre père, c'est-à-dire devenir un des princes de la parole... c'est plus difficile...

DE LATOUR.

Oh ! Belin, je vous prie de ne pas me flatter devant mes enfants.

BELIN.

Je ne vous flatte pas, je constate..

JEANNE, l'interrompt.

Puis, je suis certaine que Paul aura beaucoup de talent.

DE LATOUR.

A quoi vois-tu cela ?

JEANNE *.

Je ne sais, pas moi... peut-être à ce qu'il est mon frère et que je l'aime.

DE LATOUR.

Cette raison en vaut bien une autre ; allez embrasser votre mère, mes enfants, et dites-lui de se hâter.

JEANNE, s'éloignant à gauche.

Oh ! du moment qu'elle sort avec toi, cette recommandation est inutile.

PAUL.

Je suis sûr qu'elle se dépêche, qu'elle se dépêche...

Il sort derrière sa sœur

SCÈNE III

DE LATOUR, BELIN**.

BELIN, après avoir contemplé Jeanne et Paul qui s'éloignent.
Sont-ils charmants tous deux !

* Belin, Paul, Jeanne, de Latour.

** Belin, de Latour.

DE LATOUR.

Cher et bon maître, ils seraient beaucoup moins charmants que vous les admireriez encore. N'êtes-vous pas leur grand-père intellectuel ?

BELIN.

Ajoutez, Maurice, que vous êtes toute ma famille. Le jour où vous avez offert un asile à votre vieux professeur retraité, vous lui avez donné le droit de regarder vos enfants comme les siens.

DE LATOUR.

En vous invitant à venir vous asseoir à mon foyer, mon ami, je ne croyais pas que le malheur l'envahirait si tôt et que je vous appelais à partager mes chagrins.

BELIN.

Ces chagrins sont passés : pourquoi regarder en arrière, quand, autour de vous et devant vous, tout est plein de bonheur et de promesses ?

DE LATOUR.

Est-on maître d'oublier ? Je ne suis ni faible, ni rêveur, vous le savez... j'ai supporté virilement ce coup terrible... et pourtant, Dieu sait si mon cœur a saigné... si j'aimais cette femme qui m'a si odieusement trompé et que j'ai eu la force de ne pas haïr. Mais, que faire contre le souvenir qui se réveille, contre l'incident inattendu qui rouvre la blessure qu'on croit fermée ? Que faire contre ces innocentes vies créées de la splendeur ? Ne sont-elles pas une voix qui parle d'elle ?... Vous-même, cher et respectable ami, en voyant ces grâces, ces bontés, ces trésors du cœur et de l'esprit s'épanouir sous vos yeux, ne vous arrive-t-il pas de penser, malgré vous, à celle qui a mis au monde ces deux charmants êtres, et de dire tout bas, en la voyant telle qu'elle était, quand elle répondait à leurs premiers sourires : Malheureuse ! quelles joies elle a perdues !

BELIN.

Et quel cœur elle a déchiré ! Vous ne pensez à elle que pour la plaindre, moi, j'y songe pour l'accuser... De nous deux, c'est le vieillard qui est le plus sévère, et cela m'étonne

quelquefois, car c'est contraire aux règles de la philosophie.

DE LATOUR, souriant.

Ne vous étonnez pas, cher maître ; nous sommes dans la règle... car j'ai plus que vous l'expérience de la vie... Vous ne l'avez étudiée que dans les livres... moi, dans ma profession d'avocat, je dissèque tous les jours des consciences, et je trouve dans l'âme humaine des contradictions si étranges, que plus j'avance dans cette étude forcée, plus je fais avec conviction mon métier de défenseur.

BELIN.

Même quand vous êtes partie adverse ?

DE LATOUR.

Où serait la conviction, sans cela ?

SCÈNE IV

LES MÊMES, MATHILDE, JEANNE, PAUL *

MATHILDE, entrant avec Paul et Jeanne.

Je vous ai fait attendre, mon ami...

DE LATOUR.

J'ai pris patience, ma chère Mathilde, tant votre cause a été bien plaidée par Jeanne.

MATHILDE, à Jeanne.

Quoi, mon ange, tu m'as défendue ?

JEANNE, l'embrassant.

Ne me défends-tu pas toujours ?

DE LATOUR **, à Belin.

Cher maître, si la personne que nous attendons se présente en notre absence, recevez-la, je vous prie, et si elle vous semble telle que nous la désirons, retenez-la. Je ne me suis engagé qu'à une chose : rembourser les frais de voyage, dans le cas où nous ne nous conviendrions pas.

* Paul, Jeanne, Mathilde, de Latour, Belin.

** Paul, Jeanne, de Latour, Belin, Mathilde.

MISS MULTON

PAUL, bas à Jeanne.

Il s'agit de la gouvernante anglaise.

JEANNE, bas à Jeanne.

Oui.¹

BELIN*.

C'est moi qui ai écrit à mon confrère, le professeur Osborn, de Londres. Il est impossible qu'il ne nous envoie pas une personne convenable en tous points.

DE LATOUR**.

Enfin, voyez, et jugez... Partons, Mathilde.

PAUL, embrassant Mathilde.

Adieu, maman.

MATHILDE.

Adieu, mon Paul.

JEANNE, au fond, à Mathilde, dont elle arrange le châte.

Si tu fais des emplettes, n'oublie pas le fil plat pour mon crochet.

MATHILDE.

Ai-je l'habitude d'oublier vos commissions, mademoiselle ?

De Latour et Mathilde sortent par le jardin à droite.

SCÈNE V

BELIN, JEANNE, PAUL***.

JEANNE, revenant vers Belin.

Cher maître, pourquoi les jeunes filles ne portent-elles pas de cachemire ?

BELIN.

Voilà une chose que j'ignore. C'est peut-être pour qu'elles se décident plus facilement à se marier.

PAUL, à Belin.

Mon ami, pourquoi donc ne peut-on pas épouser sa sœur ?

* Paul, Jeanne, Mathilde, de Latour, Belin.

** Paul, Jeanne, Mathilde, Belin, de Latour.

*** Jeanne, Belin, Paul.

BELIN, embarrassé.

Mais... parce que...

JEANNE.

Je le sais, moi.

BELIN*.

Vraiment? Eh bien, explique-le! (A part.) J'aime mieux ça.

JEANNE.

Sans doute. A quoi cela sert-il de se marier entre frère et sœur puisqu'on s'aime déjà? Si, au contraire, j'épouse un étranger et toi une étrangère, notre famille se trouve augmentée et nous avons tous : mon père, maman, toi, moi, plus de personnes à aimer.

BELIN, à part.

La législation du cœur.

PAUL.

A ce compte-là, un homme devrait pouvoir épouser plusieurs femmes, et une femme plusieurs maris.

JEANNE.

Oh! non.

PAUL.

Pourquoi?

JEANNE.

Je ne pourrais pas l'expliquer, mais je sais bien que cela ne doit pas être.

BELIN, à part**.

Oh! l'instinct!

PAUL, à Belin.

Mon ami, plus qu'une question : Pourquoi ne t'es-tu pas marié?

BELIN.

Je n'ai pas eu le temps.

PAUL.

C'est pourtant bientôt fait.

* Belin, Jeanne, Paul.

** Jeanne, Belin, Paul.

BELIN.

Tu crois cela ?

PAUL.

Un jour de vacances.

BELIN.

Quand on est grand, il n'y a plus de vacances. On a toujours quelque chose à étudier.

PAUL.

Alors, en attendant que nous soyons grands, dépêchons-nous de nous amuser ! Viens-tu au jardin, Jeanne ?

JEANNE.

Volontiers.

BELIN.

On ne me demande pas la permission ?

PAUL, entraînant Jeanne par le fond.

A quoi cela sert-il ? tu nous la donnerais.

JEANNE, sur le seuil.

Est-ce que vous savez nous refuser quelque chose ?

Ils sortent par le fond, au milieu.

SCENE VI

BELIN, puis LOUISE.

BELIN, au milieu.

On ne se lasserait pas de les entendre babiller, si l'on était sûr de pouvoir toujours leur répondre. Ces petits démons vous posent des questions à fermer la bouche aux plus grands docteurs, et, pourtant, sous peine de déchéance, il faut les résoudre, et ne pas biaiser surtout, car ils vous redressent de la bonne façon... O sainte enfance, si naïve et si profonde ! J'ai étudié toute ma vie, et un mot de ces bouches mutines me prouve souvent que tout ce que je sais n'est rien et que je ne suis qu'un vieil âne.

LOUISE, entrant par le fond à gauche avec une carte à la main*.

Monsieur Belin, voilà la carte d'une dame qui attend dans le jardin.

BELIN, regardant la carte.

« Miss Sarah Multon, de la part du docteur Osborn... »
Très-bien, faites entrer.

LOUISE.

Est-ce que c'est la gouvernante anglaise qu'on attend ?

BELIN.

Comment, vous qui êtes si rusée, n'êtes-vous pas parvenue à le savoir ?

LOUISE.

J'ai essayé de la faire causer, mais j'en ai été pour mes peines.

BELIN.

Ah ! (A part.) C'est déjà bon signe.

LOUISE, sortant, à elle-même.

Ces maîtres, ils font des cachotteries à propos de tout.

BELIN.

J'aurais mieux aimé qu'ils fussent là pour la recevoir. Si, par hasard, elle ne convenait pas, comment le lui dire ?

Fernande, introduite par Louise, entre par le fond à gauche.

SCENE VII

BELIN, FERNANDE.**

FERNANDE, elle a une partie du visage cachée par son voile ; elle regarde autour d'elle avec une émotion qu'elle comprime aussitôt — A part.
Ils n'y sont pas.

BELIN, qui se tourne et s'avance vers Fernande.

M. et madame de Latour ont été forcés de s'absenter, ma dame, et m'ont chargé de vous recevoir, car d'après la lettre

* Louise, Belin.

** Fernande, Belin.

du docteur Osborn, nous vous attendions aujourd'hui. Vous êtes arrivée cette nuit de Londres ?

FERNANDE.

Ce matin à trois heures.

BELIN.

Prenez donc la peine de vous asseoir. (Fernande s'assied sur le fauteuil à droite et lève son voile.) Vous connaissez depuis longtemps M. le docteur Osborn ?

FERNANDE *.

Non, monsieur. Je lui ai été recommandée pour cette place par des personnes en qui il a toute confiance. Voici une lettre qui complète les renseignements qu'il n'a pu vous donner, en vous annonçant, à la hâte, mon départ.

Elle lui donne une lettre.

BELIN, qui a fait un mouvement aux premiers mots qu'elle a prononcés, prenant la lettre, tout en regardant avec étonnement les traits de Fernande.

En effet... sa lettre... était fort courte.

Il s'éloigne un peu en la regardant toujours et lit la lettre.

FERNANDE.

M. Osborn doit vous dire, monsieur, que j'accepte toutes les conditions de M. de Latour. Il s'agit de la surveillance de deux enfants à qui je dois en outre enseigner l'anglais, ma langue maternelle. J'espère m'acquitter de cette tâche de manière à contenter la famille et à me faire aimer et respecter des enfants... Ils sont deux, je crois, une fille et un garçon. Quel âge ont-ils ? J'ai oublié de le demander à M. Osborn.

BELIN.

Leur âge?... Pardon, madame, vous devez trouver... étrange que je vous regarde ainsi... Ce n'est pas dans mes habitudes, je vous prie de le croire, mais...

FERNANDE.

En effet, monsieur, j'étais étonnée...

* Belin, Fernande.

BELIN.

C'est que.. non.. oui... je ne dirai pas que c'est frappant.. certainement, ce n'est pas la même chose... Mais pourtant cette voix, ces traits... oui, oui.. il y a une ressemblance...

FERNANDE.

Avec qui ?

BELIN.

Avec la première femme de M. Delatour, la mère de ces enfants.

FERNANDE.

Ces sortes de... Comment dites-vous en français?... de configurations singulières se rencontrent assez fréquemment.

BELIN.

Configurations n'est pas le mot propre.. mais il ne s'agit pas d'une question de vocabulaire... Madame, j'ai le regret de vous dire que vous nous convenez sous tous les rapports... Cet air digne et modeste, ce maintien assuré et réservé à la fois, ce regard où se peint la bonté calme et sans faiblesse... nos deux enfants, j'en suis sûr, ne pourraient tomber en de meilleures mains... mais...

FERNANDE.

Achevez, monsieur...

BELIN.

Il est impossible que vous restiez ici, madame.

FERNANDE.

Pourquoi ?

BELIN.

Pourquoi ? Parce que... Quel âge avez-vous ?

FERNANDE.

Quarante-quatre ans.

BELIN.

Elle en aurait trente-trois... Elle avait toutes les séductions !

FERNANDE.

Et vous dites que je lui ressemble ?

BELIN.

Pas complètement, j'en conviens.. N'importe... C'est un souvenir si pénible, si affreux... si vous saviez comme elle est morte? Il y a huit ans... un accident horrible, épouvantable! dans votre pays, madame, à quelques lieues de Glasgow... brûlé... brûlée vive dans un convoi de chemin de fer...

FERNANDE.

Il y a huit ans, près de Glasgow, je me rappelle... une trentaine de voyageurs ont péri.

BELIN.

Quelques mois après l'événement, nous avons reçu cette nouvelle affreuse... son nom écrit sur des bagages, que personne ne vint réclamer, avait été publié par les journaux anglais... C'est moi qui entrepris le voyage, et qui, après les formalités nécessaires, fis constater le décès.

FERNANDE.

Eh! bien, monsieur, cette malheureuse femme est morte, M. de Latour s'est marié... Ce triste souvenir est si loin qu'il doit être effacé, comme s'efface un mauvais rêve... Quelle impression voulez-vous que fasse sur son esprit une vague ressemblance, dont peut-être même il ne s'apercevra pas?

BELIN.

Je m'en suis bien aperçu, moi... non, c'est impossible, il ne faut pas qu'il vous voie... Madame, je vous en conjure... ne m'en veuillez pas... vous serez indemnisée, dédommée, cela va sans dire... J'irai aujourd'hui même m'entendre avec vous, pour cela, à l'hôtel où vous êtes descendue... mais partez, je vous en supplie, partez avant qu'il ne revienne.

FERNANDE.

Vous me dites cela sérieusement, monsieur... Partir sans avoir vu celui à qui je suis annoncée, sans savoir s'il m'accepte ou s'il me refuse... pour obéir à un scrupule respectable, sans doute... mais exagéré... (Se plaçant en face de lui.) Car enfin, monsieur, regardez-moi, vous voyez bien que ce n'est pas elle.

BELIN, troublé, la regardant.

Non... non, sans doute... j'ai eu l'honneur de vous dire; d'abord elle était blonde (l'examinant avec attention,) et puis, non, non, ce n'est pas elle.

FERNANDE.

Alors, laissez les morts en paix!

BELIN,

Ce n'est pas des morts qu'il s'agit... mais des vivants... C'est leur repos qui peut être compromis... il faut que je sois bien convaincu, madame, bien pénétré de mon devoir, car d'habitude, je vous le jure, je ne suis pas obstiné, mais il y va d'un intérêt qui m'est plus cher que la vie. Madame, je vous le répète avec regret, avec douleur : Vous ne pouvez entrer dans cette maison. J'ai plein pouvoir pour admettre ou pour vous refuser, et...

FERNANDE.

Et vous me chassez!

BELIN.

Il n'y a rien là qui vous soit personnel. C'est un malheur, une fatalité. Cette place que vous perdez, vous la retrouverez facilement ailleurs. Je vous signerai l'attestation la plus honorable; et, pour le dommage présent, vous fixerez vous-même l'indemnité qui vous est due.

FERNANDE.

Une place, une attestation, une indemnité! que me dites-vous là?

BELIN.

Mais, madame, que voulez-vous donc?

FERNANDE.

Je veux... (Se dressant devant Belin.) Je veux mes enfants!

BELIN.

Madame!... Qu'avez-vous dit? Non! non... ce n'est pas possible... Vos enfants... êtes-vous folle, ou suis-je fou?... Vos enfants! parlez, parlez donc!

FERNANDE.

Vous voyez bien que Fernande est morte! Elle vient de se trahir et vous hésitez encore à la reconnaître.

BELIN.

Que dites-vous... Ah!...

Il tombe presque inanimé et suffoquant dans le fauteuil qui est près de la table.

FERNANDE.

Mon Dieu !

Elle court au fond pour appeler

BELIN.

N'appellez pas, n'appellez pas!... Cela va mieux... C'est passé.

FERNANDE, se rapprochant.

Monsieur Belin, si dix ans de souffrances et de remords, si la mort volontaire à laquelle je me suis condamnée, n'ont pu expier ma faute, c'est à désespérer de la pitié des anges et du pardon de Dieu !

BELIN.

Vous vivez !

FERNANDE.

Je vis parce que le suicide est un crime et que la mort n'a pas voulu de moi.

BELIN.

Et vous avez laissé constater votre décès, et vous n'avez pas pensé que votre mari se croyant libre...

FERNANDE.

Libre ! Je l'ai voulu. Dans cet événement qui me permettait d'effacer mon nom de ce monde, j'ai vu un arrêt de la Providence. Les journaux publiaient ma mort que je n'avais pas encore repris possession de la vie... Une lettre trouvée sur moi et qui appartenait à une compagne de route et d'infortune donna le change sur mon nom ; je ne réclamai pas. J'acceptai cette tombe anticipée qui dégageait les autres du poids de ma honte et m'allégeait d'autant. Morte, j'étais à demi pardonnée ; on ne refuse pas une larme à ceux qui ne sont plus, fût-ce une larme de joie, lorsqu'en mourant ils vous délivrent ; et je sentais cette larme tomber sur mon cœur, et en adoucir les remords. Je voyais cet homme lié de loin à mon crime, se redresser libre et heureux, regardant l'avenir ! Ces enfants qui n'auraient pas besoin de rougir et de balbutier quand on leur demanderait : Où est votre mère ? et qui,

répondant : Elle est morte ! pourraient prendre pour un hommage à sa mémoire le respect imposé par leur deuil... Quand je sortis de la maison où j'avais été recueillie et qu'on me dit sur le seuil : Sarah Multon, Dieu vous garde ! il me sembla que je recevais un second baptême.

BELIN.

Tout cela est incroyable... J'ai peine à asseoir mes idées...
Jamais dans l'histoire... Mais alors pourquoi êtes-vous revenue ?

FERNANDE.

Pourquoi ? Parce que je suis mère !

BELIN.

Vous eussiez mieux fait de l'oublier toujours !

FERNANDE.

L'oublier ! mais qu'avez-vous donc cru ?... que j'avais abandonné mes enfants. Quand on m'arracha de cette maison, j'étais morte, morte, entendez-vous ! Il était venu me dire, lui, cet homme qui avait abusé d'un instant de folie, d'un accès de jalousie ridicule, de colère insensée, il me disait que mon mari savait tout, qu'il venait pour me chasser, me tuer peut-être..... il me pressait de fuir... Je fis un pas au-devant de mon juge, pour recevoir mon arrêt ou mon châtement... Mes forces me trahirent ; je tombai là, tenez, c'était là.. Je ne voyais plus, je n'entendais plus ; une voiture attendait... et quand je repris possession de ma raison, de mes idées, trois jours s'étaient écoulés. Trois jours de fièvre, de transport au cerveau, de délire... Je m'enfuis pour toujours loin de cet homme qui m'avait séparée de mes enfants. J'accours ici, c'était au milieu de la nuit... jusqu'au jour, je rôdai autour de cette maison ; mais quand le jour parut, la maison resta fermée. Ils n'y étaient plus ; leur père les avait emmenés. Je ne sais quel indice me fit croire que c'était en Angleterre, et je partis, mais seule, seule, entendez-vous ! et depuis. Oh ! ai-je besoin de vous dire cela puisque je reviens, puisque je veux revoir mes enfants.

BELIN*.

Madame, au nom du ciel, calmez-vous !

* *Fernande, Belin.*

FERNANDE.

Les revoir, je ne l'espérais pas. Mais un jour, le hasard me fit trouver en présence de personnes qui m'avaient connue jeune fille, qui m'avaient connue jeune mère.... Ah! quelles terreurs... et quelle joie! Ils ne me reconnurent pas. Dieu acceptait mon sacrifice. Fernande de Latour avait bien disparu pour toujours dans cet accident terrible. Le temps, les privations, les souffrances avaient achevé l'œuvre de destruction. Ah! les ai-je bénies, ces souffrances qui flétrissaient mon visage et doubleraient pour moi le poids des années. Je n'eus plus qu'une idée... qu'un but... qu'un rêve... revenir en France, voir mes enfants et mourir... J'amassais sou à sou l'argent du voyage, quand j'appris que le docteur Osborn cherchait une institutrice, une gouvernante, pour une famille française. Je me munis de recommandations, je coura chez lui, et dans les premières paroles qu'il prononce, j'entends le nom, le nom de cette famille, le nom de ces enfants... Dieu puissant... Bonté céleste! Pardon suprême! c'étaient les miens!... Je n'ai pas bougé, je n'ai pas frémi... je ne suis pas tombée à la renverse... Oh! je suis forte, allez!

BELIN, essuyant une larme.

Et vous êtes partie, et vous espérez...

FERNANDE.

J'espérais!.. Je n'avais plus à espérer, tout n'était-il pas fini! N'est-ce pas Dieu lui-même qui me prenait par la main? Qu'est-ce que vous voulez que je craigne encore? Est-ce vous, monsieur Belin, qui direz à M. de Latour : Ne recevez pas cette femme sous votre toit... ce n'est pas Sarah Multon, c'est Fernande!...

BELIN.

Mais, madame...

FERNANDE.

Craignez-vous que je ne me trahisse? Mais ils sont là dans le jardin... deux fois en vous parlant, je les ai aperçus là-bas traversant une allée... m'avez-vous vue tressaillir? Cette maison où j'ai vécu, où j'ai aimé, où j'ai entendu leur premier cri et reçu leurs premières caresses, que j'ai quittée dans la

honte et le désespoir, n'y suis-je pas rentrée comme une étrangère ?

BELIN.

Madame, je ne vous le cache pas... cette abnégation est sublime... mais ce projet, admirable sans doute, est irréalisable.

FERNANDE.

Pourquoi donc ?

BELIN.

Vous ne pouvez rester ici sous le même toit... non, non, c'est impossible!... C'est bien assez déjà que... ah ! c'est fait de ma tranquillité ! que serait-ce si vous étiez là ? Madame, madame, je vous en conjure... Mon Dieu ! s'ils allaient vous trouver ici !... Par pitié pour le repos de votre... de cet homme qui a tant souffert, de cette jeune femme qui est devenue pour vos enfants une seconde mère... pour vos enfants qui ne doivent jamais savoir... jamais soupçonner...

FERNANDE.

Eh ! monsieur, ils ne sauront rien, ils ne soupçonneront rien, je vous le répète, je vous le jure ! C'est ce que vous me demandez qui est impossible... Est-ce que je suis pour quelque chose dans tout cela, moi ? Je n'ai rien projeté, rien préparé... La Providence a tout fait. Elle veut me rendre mes enfants, et vous voulez que je refuse ? Regardez-moi bien, comprenez-moi bien... je suis résolue à tout... si vous ne m'aidez pas à rentrer ici, si on me refuse, si on me chasse.

BELIN.

Madame.

FERNANDE.

Moi vivante, vous savez ce qui en résulte... Ce mariage est nul... cette femme n'est plus sa femme.

BELIN.

Assez, assez, non, non, vous ne ferez pas cela...

FERNANDE.

Non, je ne le ferai pas, car vous ne voudrez pas m'y contraindre : mais je veux mes enfants, je veux cette humble place auprès d'eux, je veux la direction de leurs âmes, la joie

de leur regards, le charme de ces deux voix chéries... leurs caresses, non, cela ne m'est pas permis, mais je saurai gagner du moins leur respect et leur amour.

BELIN.

On vient...

FERNANDE.

On vient, songez-y, monsieur, servante ou mère, Sarah Multon ou Fernande de Latour... choisissez...

SCÈNE VIII

LES MÊMES, MATHILDE *.

MATHILDE, entre par le jardin à droite, à Belin qui est allé à sa rencontre.

On me dit qu'une dame est là ; celle que nous attendions, sans doute ?

BELIN, très-ému.

Oui... madame, miss Sarah Multon, envoyée par le docteur Osborn.

MATHILDE, à Fernande.

Vous avez causé avec M. Belin, madame ; si vous êtes d'accord avec lui, vous l'êtes avec nous.

FERNANDE.

Monsieur m'a expliqué ce que j'avais à faire ici... j'espère que la tâche n'est pas au-dessus de mes forces.

MATHILDE.

Vous aimez les enfants ?

FERNANDE.

Comment n'aimerait-on pas ces jeunes êtres qui vous rappellent l'innocence du passé et vous promettent les bénédictions de l'avenir ?

MATHILDE.

Vous en avez peut-être ?

* Fernande, Mathilde, Belin.

FERNANDE.

Non, madame. J'ai ceux des autres, et je les aime comme s'ils étaient à moi.

BELIN, à part, à droite.

Si elle pouvait ne pas lui plaire !

MATHILDE.

Je crois que je n'ai pas besoin de demander à notre bon et respectable ami le résultat de son impression.

BELIN, balbutiant.

Non, non, c'est inutile.

MATHILDE.

Et qu'en l'absence de M. de Latour, qui sera ici dans un instant, je puis vous dire que vous êtes la bienvenue ; n'est-ce pas, monsieur Belin ?

BELIN.

Oui, oui, la bienvenue.

MATHILDE.

Vous voilà de la maison, madame, et bientôt, j'espère, de la famille.

FERNANDE.

Je tâcherai de me rendre digne, madame, de votre confiance et de votre bienveillant accueil.

MATHILDE.

Et nous ferons tous nos efforts pour qu'au milieu de nous, vous ne regrettiez pas votre patrie.

FERNANDE.

La patrie est où l'on aime et où l'on remplit un devoir... J'ai ici un devoir à remplir, et j'aurai, je le sens, des personnes à aimer.

MATHILDE.

Voici vos élèves.

FERNANDE.

Ah !

Paul et Jeanne paraissent au fond, à droite, venant du jardin.

SCÈNE IX

LES MÊMES, JEANNE, PAUL *.

MATHILDE.

Approchez-vous, mes enfants et remerciez madame Sarah Multon qui vient d'Angleterre exprès pour vous.

FERNANDE.

Vos parents veulent bien me confier le soin de veiller sur vos travaux et sur vos plaisirs, mais il faut que vous m'acceptiez aussi, vous... Puis-je espérer que je ne vous déplairai pas trop ?

JEANNE **.

Nous n'avons pas d'autre idée et d'autres sentiments que ceux de nos parents, madame.

PAUL.

Moi, je ne suis pas comme ma sœur, j'ai mes idées à moi, et je vois tout de suite que vous êtes bonne !

MATHILDE.

Les enfants vont vous conduire à votre chambre, si vous désirez...

FERNANDE.

Me reposer... me recueillir un instant, oui, madame.

PAUL.

Elle est très-jolie, votre chambre ; elle donne sur le jardin, et il y a des chèvrefeuilles qui grimpent jusqu'aux fenêtres.

FERNANDE.

Un paradis avec ses anges... allons, montrez-moi le chemin.

JEANNE.

Par ici.

Fernande, précédée par les enfants, sort par le fond à droite.

* Fernande, Mathilde, Paul, Jeanne, Bélin

** Mathilde, Fernande, Paul, Jeanne, Bélin.

SCÈNE X

MATHILDE, BELIN, puis DE LATOUR *.

BELIN, à lui-même, à droite.

Quelle position !... je me demande encore si je suis bien éveillé !

MATHILDE, qui arrange des fleurs sur la cheminée.

Avez-vous demandé à miss Multon l'adresse de son hôtel, pour qu'on envoie chercher ses bagages ?

BELIN.

Non, j'avoue... que je n'y ai pas pensé !

DE LATOUR, entrant par la porte du fond, celle du milieu, et paraissant très-agité.

Quelle est donc cette dame qui s'éloigne avec les enfants ?

BELIN, à part.

Ah ! mon Dieu, déjà !...

MATHILDE.

La gouvernante anglaise que j'ai agréée et installée sans vous attendre, mon ami, tant elle m'a plu. Demandez à M. Bellia si l'on pouvait mieux choisir.

BELIN.

Où ! non, impossible !

DE LATOUR, bas à Belin qu'il rejoint.

Vous n'avez pas vu, vous n'avez pas remarqué ?

BELIN.

Quoi donc ?

DE LATOUR.

Une ressemblance...

BELIN.

Une ressemblance, je ne vois pas... avec qui ?

DE LATOUR.

Avec celle qui n'est plus...

* Mathilde, de Latour, Belin.

BELIN.

Avec... oh! vous vous trompez... c'est-à-dire, en réfléchissant bien... oui... peut-être y a-t-il quelque chose... mais c'est presque imperceptible : *Facies non omnibus una.* (A part.) Bon! je parle latin à présent.

DE LATOUR.

Ah! ce souvenir ne me quittera donc pas! je crois la voir partout.

BELIN, à part.

Ça commence bien!

MATHILDE, rejoignant son mari.

Qu'avez-vous, Maurice?

DE LATOUR.

Rien, Mathilde. (Lui prenant les mains et la regardant.) Rien, mon amie... Ainsi, tu es contente de la protégée du docteur Osborn?

MATHILDE.

Enchantée... remerciez bien le docteur... monsieur Belin...

BELIN.

Oui... oui... il a eu la main heureuse... très-heureuse.

ACTE DEUXIÈME

Même décor qu'au premier acte; au lever du rideau, les portes du fond donnant sur le jardin sont fermées.

SCÈNE PREMIÈRE

LOUISE, puis FERNANDE.

LOUISE, entrant en scène et regardant autour d'elle.

Personne .. les persiennes sont encore fermées... ah! si j'avais su, j'aurais fait la paresseuse... c'est si bon de dormir... ou même sans dormir, de se tourner, de se retourner dans un lit bien chaud... ah! les maîtres sont-ils heureux! (Tout en parlant elle est remontée vers le fond et elle a ouvert les persiennes.) Entrez, monsieur le soleil, entrez... on est toujours bien aise de vous voir... (Apercevant miss Multon dans le jardin.) Tiens! miss Multon! moi qui me croyais la première levée; elle est encore plus matinale que moi. (A Fernande qui entre.) Vous vous promenez déjà, dans la rosée, miss Multon?

FERNANDE *.

Il faut souhaiter la bienvenue aux premières fleurs, et c'est le matin qu'elles sont vraiment belles.

LOUISE.

Ah! bien, moi, en me levant, j'aime mieux souhaiter la bienvenue à une bonne tasse de lait. Au revoir, miss Multon.

Elle sort par le milieu.

* Louise, Fernande.

SCÈNE II

FERNANDE, seule, assise sur le fauteuil qui est à droite.

Jamais, depuis que je suis ici, je n'ai senti... Ah! ce souvenir... C'est par une matinée de printemps, comme celle-ci, que, pour la première fois, je me suis promenée dans ce jardin, un mois avant mon mariage. Que je suis loin de ce jour! et, pourtant, là, rien n'est changé. (Elle regarde dans la direction du jardin.) Ce souffle frais et doux, c'est le même qui, il y a seize ans, caressait mon visage; ces charmilles, ces massifs aux bourgeons naissants, tels qu'ils étaient, je les revois... Ah! pourquoi, quand tout renaît, moi seule ne puis-je revivre? Il y a encore aux arbres quelques feuilles mortes, souvenir de la verdure passée que chasse la verdure nouvelle... mais dans les cœurs où rien ne fleurira plus, feuilles mortes, souvenirs flétris, vous demeurez toujours... Je voudrais mourir... ici, entre mes deux anges... Alors peut-être, au dernier moment, oserais-je les presser sur mon cœur!... Un baiser, une caresse de mes enfants, une larme, rien qu'une larme sur moi, et que mes lèvres se ferment après l'avoir bue... Pauvres enfants! m'aiment-ils seulement? Ils vont à qui leur sourit, à qui les attire; à moi, les remontrances, les graves leçons, la morale austère; à elle, l'indulgence, les doux épanchements, les jeux familiers, les tendres caresses!... Ah! j'aurais préféré qu'elle ne les aimât pas!... Non, non... Je blasphème! cœur égoïste, cœur ingrat, bénis-la donc de les aimer... (Elle se lève.) Si forte, si résolue le premier jour, je deviens de plus en plus faible et craintive. Il me semble toujours que ce regard calme qui parfois s'attache sur moi avec une expression étrange, pénètre jusqu'au fond de mon âme. A-t-il deviné? Ah non! je suis folle... dès le premier jour il m'eût chassée, savoir qui je suis et me laisser là... A quoi vais-je rêver. (Allant à la table.) Ah! leurs cahiers, leurs livres... hier, avant de partir, ils ont oublié de les serrer... il

faudra que je les réprimande pour ce manque d'ordre... Une loge au spectacle... ils étaient si heureux de cette surprise... je ne peux pas leur en faire, moi... je n'ai que le droit de les gronder. (Pressant les cahiers des enfants sur ses lèvres.) Ah! chers trésors, et ne pouvoir jamais leur dire qu'ils sont la seule joie de mon âme, le rayon bienfaisant qui éclaire mes tristes jours!

De Latour suivi de Belin passe dans le salon. Il vient du jardin et se rend dans son cabinet qui est à droite.

SCÈNE III

FERNANDE, BELIN, DE LATOUR *.

DE LATOUR, à Belin.

Dans quelques minutes, je termine ce travail et je vous appellerai pour vous le montrer. (A Fernande qu'il aperçoit.) Est-ce que les enfants dorment encore, miss Multon?

FERNANDE.

Ils se sont couchés si tard hier.

DE LATOUR.

Comme vous, qui avez veillé pour les attendre.

FERNANDE.

M. Paul et mademoiselle Jeanne pouvaient avoir faim en rentrant.

DE LATOUR.

Louise suffisait... Vous faites ici plus que votre devoir miss Multon; vous êtes la gouvernante des enfants, et pas autre chose. Veuillez, je vous prie, ne pas l'oublier.

Il sort à droite après avoir pris congé de Belin.

SCÈNE IV

FERNANDE, BELIN **.

FERNANDE, à elle-même.

Pas autre chose, c'est vrai, pas autre chose...

* Fernande, de Latour, Belin.

** Fernande, Belin.

BELIN, se rapprochant de Fernande.

Vous ne pouvez pas vous imaginer ce qui se passe en moi, toutes les fois qu'il vous adresse la parole.

FERNANDE.

Oui, vous tremblez plus que moi.

BELIN.

J'en conviens... Depuis que vous êtes ici, je ne vis plus, toute la journée je suis dans des transes mortelles, et la nuit, la nuit, je ne dors plus. S'il m'arrive de m'assoupir, je fais des rêves épouvantables; ce matin encore, j'étais sur un volcan qui a éclaté tout à coup. Je me suis réveillé en sautant; l'autre jour, c'étaient des torpilles souç-marines, nous naviguions tranquillement et crac...

FERNANDE.

Pauvre ami, que d'angoisses je vous cause; si je pouvais vous les éviter.

BELIN.

Il y aurait un moyen bien simple.

FERNANDE.

Partir, n'est-ce pas ?

BELIN.

Hélas ! je n'ose plus vous le demander.

FERNANDE.

Demandez-moi ma vie... je vous la donnerai peut-être, et je vous ferais là un triste don, allez !

BELIN.

Vous voyez bien, vous n'êtes pas heureuse...

FERNANDE.

Heureuse, si fait... autant que je puis l'être. N'ai-je pas ce que j'ai voulu, et avez-vous une imprudence à me reprocher ?

BELIN.

J'en conviens... j'ai même admiré votre calme... J'avouerais plus... j'en ai été surpris; vous aviez la tête vive autrefois.

FERNANDE.

Hélas !

BELIN.

Pardon, pardon, je n'ai pas voulu réveiller... que voulais-je vous dire? ah! Eh bien, oui, depuis quelques jours, vous n'êtes plus la même; il se passe en vous des choses que je ne comprends guère parce que moi, lorsqu'on me sort de mon latin et de mon grec... Mais je vois dans vos yeux une expression qui m'effraye, surtout quand vous venez de causer avec madame...

Il s'arrête en hésitant.

FERNANDE.

Madame de Latour... Pourquoi craignez-vous de prononcer ce nom?

BELIN.

Avec madame de Latour, qui s'est prise d'une belle passion pour vous et qui a la rage de vous rechercher pour vous entretenir de choses que, j'en suis sûr, elle ferait mieux de garder pour elle-même.

FERNANDE.

Elle me parle de son bonheur.

BELIN.

Précisément.

FERNANDE.

Que voulez-vous? je suis là, elle n'a pas d'autre confidente.

BELIN.

Tant pis!

FERNANDE, elle passe à droite.

Est-ce que j'existe encore? je suis miss Multon, une institutrice, une gouvernante comme il disait tout à l'heure...

BELIN.

Là, me trompais-je, vous souffrez...

FERNANDE.

Eh! monsieur, me suis-je engagée à ne pas souffrir?

SCÈNE V

LES MÊMES, LOUISE, puis MATHILDE*.

LOUISE, entrant par le fond.

Miss Multon, savez-vous où sont allés mademoiselle Jeanne et M. Paul?...

FERNANDE.

Où ils sont allés? mais nulle part, je suppose. Ils dorment ou ils s'habillent. J'ai écouté tout à l'heure à la porte de leur chambre et, n'entendant pas de bruit, je n'ai pas voulu entrer dans la crainte de les éveiller.

LOUISE.

Je crois bien que vous n'avez pas entendu de bruit; il y avait longtemps qu'ils étaient envolés.

FERNANDE.

Comment?

LOUISE.

Oh! rassurez-vous, madame; ils ont emmené avec eux la femme du jardinier.

FERNANDE.

Alors, le jardinier doit savoir...

LOUISE.

Absolument rien.

FERNANDE.

C'est étrange, mais que faire?

MATHILDE, entrant par la droite**.

Qu'y-a-t-il donc?

BELIN.

Les enfants sont sortis sans prévenir personne...

MATHILDE.

Ne vous inquiétez pas; je crois savoir où ils sont... Mon mari vous attend, monsieur Belin.

* Belin, Louise, Fernande.

** Belin, Louise, Mathilde, Fernande.

BELIN.

Je vais le rejoindre. (A part.) Mon Dieu! Être obligé de les laisser ensemble.

Il sort à droite suivi de Louise, en jetant des regards de crainte du côté de Fernande et de Mathilde.

SCÈNE VI

MATHILDE, FERNANDE*.

Mathilde a pris une tapisserie et s'est assise sur la chaise, à gauche de la table. Après un moment de silence, elle s'adresse à Fernande qui, inquiète, agitée, regarde dans la direction du jardin.

MATHILDE.

Qu'avez-vous donc, miss Multon, à regarder dans le jardin? Les enfants vous préoccupent-ils.

FERNANDE.

Où, où, madame, je me demande de quel côté ils ont pu se diriger...

MATHILDE.

Je ne le sais pas au juste...

FERNANDE.

Vous ne le savez pas... et...

MATHILDE, souriant.

Et je ne suis pas inquiète, non, car je devine le but de cette sortie matinale. (Fernande la regarde.) Ils ont eu tort de ne pas vous le dire... Asseyez-vous, miss Multon, et ne vous tourmentez plus! Paul et Jeanne reviendront bientôt... nous les gronderons un peu... et, à l'avenir, j'espère, ils n'auront plus de secrets pour vous.

FERNANDE, s'asseyant à droite de la table et prenant une broderie.

Puisque vous connaissez leurs secrets, madame, cela doit suffire.

* Mathilde, Fernande.

MATHILDE.

Personne n'est plus digne que vous de leur confiance, miss Multon, et je souhaite qu'ils vous la donnent tout entière; mais ce sont des natures indépendantes, un peu sauvages même; il leur faut du temps pour s'habituer aux amis nouveaux: moi-même j'ai eu bien de la peine autrefois à apprivoiser ces petits cœurs ombrageux.

FERNANDE, levant les yeux sur Mathilde.

Ah!

MATHILDE.

Je ne pouvais leur en vouloir, abandonnés dans la première enfance par une mère indigne. (Mouvement de Fernande.) Ah! miss Multon, quelle parole m'est échappée... je vous découvre un secret que monsieur de Latour n'a pu cacher entièrement, hélas! mais qui date de si loin, que le monde l'a oublié.

FERNANDE.

Je ne le révélerai pas, madame, soyez-en sûre.

MATHILDE.

Oui, leur mère... entraînée par une indigne passion... comprenez-vous cela, miss Multon, qu'une mère abandonne ses enfants?

FERNANDE, d'une voix étouffée.

Non!

MATHILDE.

Restés seuls à l'âge où l'affection, la direction maternelle sont le plus nécessaires, abandonnés à des soins vulgaires, livrés à eux-mêmes, se sentant vaguement entourés d'un grand malheur, ces deux pauvres petits êtres se serrèrent l'un contre l'autre et s'habituaient à n'avoir qu'eux-mêmes pour confident's de leurs pensées.

FERNANDE.

Oh! malheureuse, malheureuse!

MATHILDE.

Vous la plaignez, je ne la plains pas, moi.

FERNANDE.

Vous lui devez votre bonheur pourtant.

MATHILDE.

C'est vrai ; mais je ne puis lui pardonner les douleurs qu'elle a causées, les larmes qu'elle a fait répandre.

FERNANDE.

Avez-vous compté les siennes ?

MATHILDE.

Non, mais je me souviens des miennes, et j'en sais le nombre.

FERNANDE.

Vous !

MATHILDE.

Ah ! j'ai eu bien longtemps à lutter contre ce souvenir. M. de Latour m'avait épousée par convenance, par nécessité, parce qu'il fallait une mère à ses enfants ; c'était un mariage de raison, de raison pure..... mais je n'entendais pas cela, moi.

FERNANDE.

Je le conçois.

MATHILDE.

Je l'avais épousé pour être aimée et je voulais l'être, et je savais bien que je le serais.

FERNANDE.

Vous saviez. . .

MATHILDE.

C'est que, dès le premier jour, moi, je l'aimais... Je le vois encore... J'avais souvent entendu parler de lui, de son talent, de ses succès au barreau... Un soir, dans une maison où j'allais quelquefois avec mon père, je me trouvai en face de lui... Quelle pâleur sur son visage, quelle tristesse dans son sourire ! Je compris tout de suite que je me trouvais en face d'une grande douleur.

FERNANDE.

La sympathie !

MATHILDE.

Où, une sympathie soudaine, étrange, profonde. Il la comprit sans doute, car quelques mois plus tard, après avoir causé longuement avec mon père, il vint à moi et me dit :

« Mademoiselle, voulez-vous ramener un peu de lumière dans un foyer éteint, un peu de joie dans un cœur brisé ? voulez-vous être la mère de mes enfants ? »

FERNANDE.

Mais l'autre était donc morte ?

MATHILDE.

Heureusement...

FERNANDE.

Oh ! madame, voilà un mot cruel.

MATHILDE

C'est vrai... et je me le reproche... mais elle m'a tant fait souffrir... je l'ai tant haïe !

FERNANDE.

Vous !

MATHILDE.

Si vous saviez tout ce qu'il m'a fallu d'amour, de courage, de patience et d'adresse... oui, d'adresse, je ne rongis pas de l'avouer, pour lutter contre ce souvenir, pour l'emporter sur cette morte détestée !

FERNANDE.

Il l'aimait donc bien ?

MATHILDE.

Il l'aimait tant qu'eût-elle été mille fois coupable, elle n'avait qu'à revenir pour être pardonnée...

FERNANDE.

Remerciez-la donc alors de n'être pas revenue et d'être morte ; bénissez-la, madame, au lieu de la maudire.

MATHILDE.

Je dois au moins lui pardonner, c'est ce que j'ai fait depuis longtemps ; depuis le jour où, touché de mes soins, de mon amour, de ma tendresse pour ses enfants... Tenez ! c'était dans ce salon, j'étais à cette même place, lui à la vôtre, nous causions, depuis un instant, des enfants, de leur avenir, du nôtre, tout à coup je le sentis qui se penchait peu à peu vers moi ; ses mains prirent les miennes, et ses lèvres murmurèrent à mon oreille : « Mathilde, j'ai tout oublié... le passé n'existe plus... Mathilde, je n'aime que toi au monde. » (Frappée de l'ex-

pression qu'a prise la figure de Fernande.) Mais qu'avez-vous donc, miss Multon ?

FERNANDE

Rien, madame.

MATHILDE.

Vous paraissez souffrir...

FERNANDE.

Ce n'est rien, je vous assure... je vous écoute, je vous écoute avec intérêt, madame.

MATHILDE.

Excusez-moi. (Riant.) Je vous fatigue de mes confidences, je suis sans pitié.

FERNANDE, à part.

Oh! oui...

MATHILDE.

Mais je suis si heureuse d'avoir quelqu'un avec qui je puisse causer librement, il me semble que je suis encore au premier jour de mon bonheur*... Ah! comment cette Fernande qui l'a trahi, n'a-t-elle pas su le comprendre, n'a-t-elle pas su l'aimer!

FERNANDE.

Peut-être l'aimait-elle trop.

MATHILDE.

Vous dites ?

FERNANDE.

Eh! madame, il y a des natures ardentes, exaltées, fiévreuses, que les âmes placides ne comprennent pas; à celles-là, les emportements de la passion, les grandes ivresses et les grandes fautes... Peut-être cette malheureuse dont vous occupez ici la place, dont vous avez, avec adresse, comme vous le dites, effacé jusqu'au souvenir, peut-être cette Fernande était-elle une de ces femmes; peut-être a-t-elle pris pour de l'indifférence, pour du dédain, la froideur d'un homme absorbé par ses travaux, préoccupé de son avenir. Un regard mal compris, une parole mal interprétée, lorsque depuis

* Fernande, Mathilde.

longtemps déjà l'esprit s'agite et le cœur s'aigrit, il n'en faut souvent pas davantage pour passer aux résolutions... folles. A peine la faute commise, on pleure, on se maudit, on fuit, on meurt si Dieu le permet. Ah! elles n'ont pas la raison, elles n'ont pas le calme, elles n'ont pas le sang-froid des âmes tranquilles; mais du moins, pardonnez-leur, car elles expient.

MATHILDE.

Oui, je crois, je sais qu'il existe des femmes telles que vous venez de les dépeindre; mais je ne m'explique pas comment M. de Latour ait pu aimer une de ces femmes-là.

FERNANDE.

Qui sait s'il ne l'a pas aimée justement parce qu'elle était ainsi? Il y a bien des mystères dans le cœur humain, madame. Les amours les plus profondes naissent souvent de ces contrastes qui, pour les esprits vulgaires, sembleraient devoir tuer l'amour. Il y a des âmes vraiment grandes, qui s'attachent en raison des douleurs qu'on leur cause, par le besoin qu'elles ont de répandre autour d'elles ce qu'il y a de plus divin dans le cœur de l'homme : l'indulgence et le pardon.

MATHILDE.

L'indulgence, le pardon, soit! mais l'amour?

FERNANDE.

Pourquoi pas?

MATHILDE.

L'amour sans estime, l'amour sans respect.

FERNANDE.

Le cœur ne raisonne pas, madame.

MATHILDE.

Vous croyez donc que M. de Latour pourrait encore aimer cette femme, cette femme qui l'a trahi?

FERNANDE.

Est-ce que je sais, moi?

MATHILDE.

C'est impossible.

FERNANDE.

Vous voyez bien que non, puisque vous avez peur!

SCÈNE VII

LES MÊMES, DE LATOUR*.

MATHILDE, se jetant dans les bras de Latour qui vient d'entrer
Ah ! n'est-ce pas que tu m'aimes ?

DE LATOUR.

Pourquoi cette question ? Que signifie ? Qui dit que je ne t'aime pas ? (Regardant Fernande.) Est-ce vous, madame ?

MATHILDE.

Ne gronde pas miss Multon, je suis folle... Tiens, voici ce qui est arrivé : nous nous sommes laissé entraîner à discuter sur l'amour... et, comme ce sujet est toujours intéressant pour deux femmes, nous avons mis du feu dans la discussion ; miss Multon en est arrivée à soutenir que certaines femmes se croyaient aimées et ne l'étaient pas, qu'elles prenaient pour de l'amour ce qui n'était qu'une sorte d'estime mêlée de tendresse... Alors je me suis sottement imaginée qu'il s'agissait de moi, j'ai eu peur, et comme tu venais d'entrer je me suis élançée vers toi dans l'espoir que tu me rassurerais.

DE LATOUR.

Je crois, miss Multon, que vous avez eu tort de faire des distinctions dans l'amour ; il n'en n'existe qu'un, suivant moi, qu'un seul, l'amour honnête, l'amour prêt à tous les dévouements et à tous les sacrifices, c'est le seul qu'une femme de cœur puisse ressentir, et le seul qu'elle doive prétendre inspirer ; l'autre amour dont vous parlez est la conséquence de quelque désorganisation morale... Je ne veux pas le connaître et j'aurais honte de l'inspirer. — (Prenant les mains de Mathilde.) Je te jure, ma chère Mathilde, que je t'aime autant qu'on peut aimer, que je t'aime de toute mon âme... Ne doute pas de moi, ne doute jamais... rien ne peut nous séparer... Viens, Mathilde.

Il prend son bras et sort avec elle.

* Fernande, de Latour, Mathilde.

SCÈNE VIII

FERNANDE, seule.

« Rien ne peut nous séparer... » il me regardait en disant cela comme s'il me jetait un défi... Non, je me suis trompée... son regard n'était que sévère... il me reprochait ces paroles... Est-ce donc moi qui l'ai provoquée!... Comme elle me hait, comme elle me méprise! Elle m'a tout pris, le cœur du mari, le cœur des enfants; elle s'est enrichie de mes trésors et elle me brave, elle m'insulte, l'imprudente!... Est-elle donc si assurée de son triomphe? Lui-même est-il bien sûr de l'aimer autant qu'il le dit? Est-il bien sûr de m'avoir oubliée? (Elle s'est assise près de la table, à droite, et peu à peu, tout en parlant, ses yeux se sont portés sur le miroir qui est posé sur la table.) Pourquoi le passé serait-il mort dans son cœur? Il n'est pas mort dans le mien... Non... non, on ne mure pas son cœur comme une tombe... et si je voulais... si je pouvais!... Oh!... si ce regard que j'éteignais devant lui pouvait reprendre l'éclat de nos beaux jours!... Si cette bouche sérieuse et glacée pouvait encore sourire!... Si je lui criais : Maurice! Maurice, elle n'est pas morte! elle est près de toi! C'est la compagne des premiers jours, c'est la mère de tes enfants! regarde, regarde-la, c'est elle, c'est Fernande! tu ne la reconnais pas, tu la repousses... Chassez, chassez ce fantôme... Ah! je veux tenter l'épreuve, je veux le voir, je veux qu'il m'entende! (Elle a, pendant ces derniers mots, relevé ses cheveux qui étaient aplatis sur les tempes, et elle s'est débarrassée d'un mantelet qui lui cachait la taille.) Je veux reprendre ma place, je veux mes enfants, je veux, je veux... Oh! je souffre, je souffre... je souffre!

SCÈNE IX

FERNANDE, BELIN*.

BELIN.

Madame, madame, que dites-vous? que signifie? si l'on venait!

FERNANDE.

Eh! qu'on vienne!

BELIN.

Qu'on vienne... qu'on vienne... juste ciel! Ah! mon rêve?... mon rêve... voilà le volcan qui éclate... Madame... madame, ah!... je... je vais m'évanouir comme le premier jour. (Se redressant.) Eh bien, non... j'aurai du courage... j'aurai la force de défendre cette maison hospitalière qui est devenue la mienne... Madame... miss Multon... Fernande... mon Dieu. Ah! si j'avais seulement l'éloquence de Démosthènes... mais malheureuse, malheureuse enfant... que lui répondrai-je lorsqu'il me dira : Belin... Belin... j'avais pour vous l'affection d'un fils... et vous m'avez trahi... Ah! tenez, si vous n'avez pas pitié de lui, pitié d'elle, ayez pitié de votre pauvre vieil ami. Vous ne répondez pas, je ne parviens pas à vous attendrir... Ah! vos enfants... vos enfants, malheureuse mère, vos enfants à qui le scandale que vous allez faire apprendra le passé, vos enfants qui sauront tout.

FERNANDE**.

Ah! qui me prouve que déjà?

BELIN.

Ils ne savent rien... absolument rien... je le jure, et comme ils vous respectent. comme ils vous vénèrent!

FERNANDE.

C'est vous qui leur avez enseigné ce respect.

* Belin, Fernande.

** Fernande, Belin.

BELIN.

Non, c'est lui.

FERNANDE.

Lui !

BELIN.

Oui, lui d'abord, elle ensuite !

FERNANDE.

Elle ! vous me trompez ! Ah ! je vous comprends, vous avez peur, vous me parlez de leur amour, de leur respect. Non, non, assez d'humiliations, assez de tortures... Si Dieu m'avait condamnée à tout subir, il m'eût donné le courage... Mes enfants, ah ! il faudra bien qu'ils m'aient quand ils sauront tout ce que j'ai souffert pour eux.

BELIN.

Les voilà ! ah ! tout est perdu !

SCÈNE X

FERNANDE, BELIN, JEANNE et PAUL *.

BELIN, essayant de se remettre et s'adressant aux enfants tandis que Fernande, à droite, entre le fauteuil et le piano, est à moitié cachée par Belin.

Ah ! vous voilà... vous voilà, jeunes vagabonds. M'expliquez-vous cette sortie matinale sans prévenir personne, cette course mystérieuse ?

PAUL.

Ne nous gronde pas, ami Belin ! nous n'avons pas fait de mal.

BELIN.

Je l'espère bien, mais encore. (A lui-même.) Comment ai-je le courage de leur parler ? je tremble comme une feuille.

JEANNE.

Vous deviez bien savoir, à peu près, où nous étions allés.

* Paul, Jeanne, Belin, Fernande.

BELIN.

Pas du tout.

PAUL.

Oh ! le menteur.

BELIN.

Monsieur. (A lui-même.) Je prends ma grosse voix pour essayer de cacher mon trouble. (Haut.) Voyons, rendez-moi compte de votre conduite.

JEANNE, bas à Belin.

Nous ne sommes pas seuls.

BELIN.

Avez-vous donc des secrets pour miss Multon qui est si bonne pour vous ?

PAUL, bas à Jeanne.

C'est vrai, nous avons peut-être tort

JEANNE.

Je te le disais il n'y a qu'un instant.

BELIN.

Songez qu'elle a été très-inquiète de vous ; vous lui devez des excuses, des explications... Puis, si vous recommencez vos courses vagabondes, il faut qu'elle sache où vous allez pour ne pas s'inquiéter. (A lui-même.) Je ne sais pas où je trouve la force de dire tout cela.

PAUL, bas à sa sœur

Eh bien, parle, Jeanne.

JEANNE.

Non, dis-le toi-même.

PAUL *.

C'est hier, au spectacle, que nous avons eu l'idée de sortir ce matin.

BELIN.

Au spectacle !

JEANNE.

Te rappelles-tu ces deux pauvres enfants qui ont perdu leur père dans un naufrage et qui vont, le jour de sa fête, jeter un bouquet dans la mer ?

* Jeanne, Paul, Belin, Fernande.

PAUL.

En chantant cette jolie chanson qui dit aux flots : *Portez-lui nos fleurs.*

JEANNE.

Et qui nous a tant fait pleurer.

BELIN.

Oui. Eh bien ?

PAUL.

Eh bien, regarde l'almanach, c'est demain.

BELIN.

Quoi donc ?

JEANNE.

Sainte-Fernande, la fête de celle qui n'est plus.

FERNANDE, faisant un mouvement.

Ah !

BELIN.

Et vous avez...

PAUL.

Nous avons voulu, comme les enfants du naufragé, souhaiter la fête à notre mère.

BELIN.

Mais où... comment ?

PAUL.

Ah ! comment... C'est Jeanne qui en a eu la pensée... nous nous sommes dit ou plutôt elle m'a dit : Dans le ciel, toutes les mères doivent se connaître, elles doivent parler ensemble des enfants qu'elles ont quittés, des prières et des souvenirs qu'ils leur adressent.

JEANNE.

Alors nous avons fait un bouquet dans le jardin, et nous avons demandé à Marie Giraud de nous accompagner au cimetière... Là, nous avons cherché parmi les tombes celle d'une jeune mère pleurée par ses enfants... cela nous a pris un peu de temps, car nous voulions choisir la mieux entretenue et la plus soignée.

PAUL.

Enfin, nous avons trouvé, et j'ai placé nos fleurs près des

autres, pendant que Jeanne disait tout bas : « Bonne mère, qui avez laissé, comme la nôtre, des orphelins dans ce monde, dites à celle qui n'a pas de tombe sur laquelle nous puissions aller porter des fleurs, que ses enfants vous chargent de lui offrir ce bouquet cueilli pour elle. »

JEANNE.

Puis nous nous sommes mis à genoux et nous avons prié pour les deux mères ; ensuite nous sommes revenus.

PAUL.

Est-ce que nous avons eu tort, ami Belin ?

BELIN.

Non... non... c'est-à-dire... si... il ne faut pas... Allons, bon ! qu'est-ce qui me prend ?.. voilà que je pleure à présent.

JEANNE.

A la bonne heure, tu es bien plus gentil que lorsque tu grandes.

Fernande, pendant le récit des enfants, a remis en ordre ses cheveux et s'est recouverte de la mantille qu'elle avait enlevée, lorsque les enfants ont fini de parler. Elle n'est plus Fernande, elle est redevenue Miss Multon.

BELIN, bas à Fernande.

Eh ! bien ! croyez-vous qu'ils vous aiment ?

FERNANDE, très-émue.

Oui, oui... ils m'aiment... mais..

BELIN.

Vous respectent-ils ? savent-ils quelque chose du passé ? Eh bien, je vous laisse avec eux, c'est l'heure de leur leçon, interrogez-les et vous verrez que j'ai dit vrai. (Aux enfants.) Je vous laisse, mes enfants, je vous laisse à votre leçon. (A lui-même, en sortant.) Toutes ces émotions me tuent...

SCÈNE XI

FERNANDE, JEANNE, PAUL.

FERNANDE, en rejoignant les enfants qui se sont approchés de la table.
Je suis à vous.

Paul, Fernande, Jeanne.

JEANNE.

On dirait que vous êtes souffrante, miss Multon, si vous le voulez, nous ne prendrons pas de leçon aujourd'hui.

FERNANDE s'assied à droite de la table.

Non, non, il ne faut jamais perdre de temps.

PAUL.

N'allez pas croire que nous di-ions cela par paresse, miss Multon.

FERNANDE.

Oh! je le sais bien.

PAUL.

Nous aimons beaucoup nos heures de leçon: vous nous parlez avec tant de douceur et de bonté.

JEANNE.

Avec vous, les heures d'étude deviennent des heures de récréation.

FERNANDE.

Ah! quelle façon ont-ils de dire toutes choses!

JEANNE, qui s'est assise sur le petit tabouret, à droite.

Nous allons commencer par les devoirs anglais, n'est-ce pas?

FERNANDE.

Les devoirs anglais, soit!

JEANNE.

Commence, Paul.

PAUL, assis devant la table, à gauche, lisant.

« Dieu a donné à tous les êtres animés le familial instinct. »

FERNANDE.

En français, il faut dire : l'instinct de la famille.

PAUL, continuant.

« A la vérité, dans quelques espèces, le sentiment paternel » manque, mais jamais la mère n'abandonne ses petits, tant » qu'ils ont besoin de soins et de protection. »

JEANNE.

Pourtant, dans le monde, il y a des mères qui abandonnent leurs enfants.

PAUL.

Tu sais bien que papa assure qu'elles sont folles, comme celle qu'il a fait acquitter l'année dernière.

Fernande paraît très-émue.

JEANNE.

Qu'avez-vous, miss Multon?

FERNANDE.

Rien, continuez, monsieur Paul.

JEANNE.

Nous n'avions que cette phrase avec l'analyse et les exercices de mots.

FERNANDE.

Laissez-moi vos cahiers, je verrai belà.

Elle prend les cahiers des deux enfants.

PAUL.

Vous êtes fâchée contre nous, miss Multon, parce que nous sommes sortis ce matin sans vous prévenir.

FERNANDE.

Fâchée... Oh! non!

JEANNE.

Vous ne pouvez pas nous en vouloir... puisque les mères sont si bonnes pour leurs enfants, il faut bien que les enfants pensent à leur mère.

FERNANDE.

Où, sans doute... mais vous l'avez perdue si jeunes.

PAUL.

Raison de plus pour la regretter.

JEANNE.

Et puis elle est morte d'une façon si terrible... C'est ici, dans ce salon, que papa reçut la lettre. Je jouais avec Paul... Tout à coup, il s'est levé en disant : Emmenez, emmenez les enfants.

PAUL.

Le lendemain on nous habilla de noir et on nous conduisit à l'église... Papa y vint aussi, et pendant tout le temps de l'office, il pleurait...

FERNANDE.

Il pleurait!..

JEANNE.

Oh! c'est qu'il l'aimait bien aussi, allez! Mourir loin de nous... elle qui nous aimait tant.

PAUL.

Elle aimait bien aussi notre père... et cette mort loin de lui...

JEANNE.

Et n'avoir même pas une tombe sur laquelle nous aurions écrit : « *A la meilleure des mères* » au-dessous de ces mots, que notre père aurait fait graver : « *A la meilleure des femmes.* »

FERNANDE, qui se soulève, très-agitée.

Assez... assez... vous me faites mal, vous me déchirez le cœur...

JEANNE

Qu'avez-vous?

FERNANDE.

Laissez-moi! laissez-moi! Ah! c'en est trop! c'en est trop!

Elle retombe évanouie sur le fauteuil qu'elle avait essayé de quitter.

JEANNE.

Ah! mon Dieu!

Elle s'élançe vers elle.

PAUL.

Miss Multon! miss Multon!

JEANNE.

Vite, du secours... appelle...

PAUL, courant aux différentes portes.

Maman! monsieur Belin!

SCÈNE XII

LES MÊMES, BELIN, LOUISE, MATHILDE, puis
DE LATOUR*.

MATHILDE.

Qu'y a-t-il?... (Apercevant Fernande.) Miss Multon!

* Mathilde, Fernande, Paul, Jeanne, Belin.

JEANNE.

Elle vient de s'évanouir.

Tous s'empresstent autour de Fernande, les enfants lui tiennent les mains.

BELIN, qui se tient à l'écart, à lui-même.

Qu'a-t-elle dit?

MATHILDE.

Elle se ranime.

FERNANDE, revenant à elle, mais encore égarée, et repoussant Mathilde.

NON... NON... (Elle passe vivement à droite, et se trouve en face de M. de Latour qui vient d'entrer. Ses genoux fléchissent devant lui, elle lui prend les mains et s'écrie :) Pardon! pardon!

DE LATOUR*.

Madame.

FERNANDE, se relevant.

Ah! je suis folle! (A Belin, vers qui elle s'élançe au fond.) Emmenez-moi! Emmenez-moi!

MATHILDE.

Quelle est donc cette femme?...

* Mathilde, Paul, Jeanne, Fernande, de Latour, Belin.

ACTE TROISIÈME

Même décor qu'aux premier et deuxième actes.

SCÈNE PREMIÈRE

PAUL, MATHILDE *.

Paul, debout au fond, à droite, regarde dans le jardin, Mathilde entre en scène et l'hébergeait.

MATHILDE.

Que fais-tu là, Paul?

PAUL.

J'attends Jeanne qui est montée près de miss Multon. Il paraît qu'elle va mieux. Elle a dormi un peu et cela lui a fait du bien.

MATHILDE, s'asseyant dans le fauteuil, à droite**.

De quoi causiez-vous donc avec elle quand elle s'est évaporée ?

PAUL, se rapprochant.

Nous lui parlions de notre mère.

MATHILDE.

Ah ! je croyais que vous ne vous entreteniez de votre mère qu'entre vous et jamais devant des étrangers.

PAUL.

C'est vrai. Mais notre bon ami Belin nous a dit que miss

* Mathilde, Pau'.

** Pau', Mathilde.

Milton n'était pas une étrangère pour nous et il nous a conseillé de parler devant elle.

MATHILDE.

Ah! c'est monsieur Belin qui vous a conseillé?...

PAUL.

Oui, mais je crois qu'il a eu tort. Le récit de notre visite au cimetière a paru causer beaucoup d'émotion à miss Multon... J'ai remarqué cela, moi.

MATHILDE.

Ce n'est cependant pas à ce moment-là qu'elle s'est évanouie.

PAUL.

Non; c'est plus tard. Nous étions seuls avec elle et nous causions encore de notre mère. (Passant son bras autour du cou de Mathilde.) Pardonnez, chère petite maman; mais notre amour pour elle ne nous empêche pas de bien vous aimer.

MATHILDE.

Je le sais, mon Paul, continue. Tu disais que vous parliez de votre mère, lorsque...

PAUL.

Tout à coup, elle s'est levée, en s'écriant : « Laissez-moi, laissez-moi. » Et elle est tombée.

MATHILDE, à elle-même.

C'est étrange!

PAUL.

Du reste, papa s'explique très-bien ce qui s'est passé.

MATHILDE.

Ton père! Vous avez, tous les deux, parlé de miss Multon avec votre père?

PAUL.

Oui, il nous a demandé, comme toi, ce qu'elle nous avait dit et il nous a expliqué l'émotion qu'elle avait éprouvée.

MATHILDE.

De quelle façon? Comment?

PAUL.

Il paraît que miss Multon a perdu, comme nous, dans un

accident de chemin de fer, une personne qui lui était chère, et que nous avons réveillé sa douleur.

MATHILDE *.

Ah!... c'est différent!... (A elle-même.) Mais comment Maurice sait-il?... C'est monsieur Belin qui lui aura dit... Tout cela est fort simple... Je suis folle! (Apercevant Belin qui apparaît au fond.) Le voici justement; il va tout m'expliquer.

PAUL.

Maman, Jeanne ne revient pas. Je vais voir si je peux entrer chez miss Multon.

MATHILDE.

Va, mon enfant, va.

Elle le conduit jusqu'au fond à droite, tandis que Belin entre à gauche.

SCÈNE II

MATHILDE, BELIN.

BELIN**, sans voir Mathilde, allant s'asseoir sur le fauteuil à droite et fermant un livre qu'il tenait à la main.

Je ne comprends plus ce que je lis; j'ai déjà perdu mon grec et je suis en train de perdre mon latin. Maudit évanouissement!

MATHILDE, qui s'est avancée doucement.

Monsieur Belin!

BELIN, effrayé.

Hein!... quoi!... madame.

MATHILDE.

Vous avez des secrets pour moi... Vous faites des mystères...

BELIN, à part.

Des mystères ... ciel! (Haut.) Mais, madame...

MATHILDE.

Vous auriez dû m'avertir qu'il ne fallait pas devant miss

* Mathilde, Paul.

** Mathilde, Belin.

Multon, parler de certains événements qui pouvaient éveiller ses chagrins.

BELIN.

Quels événements? quels chagrins? (A part.) Je me sens une sueur froide.

MATHILDE.

Miss Multon n'a-t-elle pas perdu, dans un accident de chemin de fer, une personne qu'elle pleure encore?

BELIN.

Mais... je ne savais pas... je...

MATHILDE, étonnée.

Vous ne saviez pas!... C'est impossible, c'est vous-même qui avez dit...

BELIN.

Moi! jamais! jamais!...

MATHILDE.

Comment, ce n'est point par vous que mon mari sait... Alors, par qui sait-il? Pourquoi a-t-il dit cela aux enfants?

BELIN.

Ah! monsieur de Latour...

MATHILDE.

Sans doute...

BELIN, à part.

Mon Dieu! mon Dieu! J'en perds la tête... (Haut.) Monsieur de Latour aura sans doute voulu expliquer... Vous concevez, les enfants, cela interroge; cela vous pose des questions... et pour s'en débarrasser... on dit la première chose venue...

MATHILDE.

Jeanne et Paul n'ont posé aucune question; c'est leur père qui, de lui-même... mais alors il trouvait donc comme moi que l'émotion de miss Multon était étrange, incompréhensible, qu'elle étonnerait les enfants et qu'il fallait aller au-devant de leurs questions.

BELIN, à part.

Elle brûle, mon Dieu, elle brûle, et moi aussi je brûle. je suis sur des tisons.

Il s'essuie le front et s'assied.

MATHILDE, s'approchant de Belin.

Voyons, monsieur Belin, dites-moi ce que vous savez sur le compte de votre protégée.

BELIN.

Ma protégée !... Mais, madame, miss Multon n'est pas ma protégée... Quand j'ai écrit au docteur Osborn de nous chercher une gouvernante, je ne savais pas du tout quelle personne il nous enverrait.

MATHILDE.

Alors vous ne savez rien ?

BELIN.

Rien, absolument rien. (A part.) Comme je mens, mon Dieu ! à mon âge !

MATHILDE.

Eh bien ! je soupçonne quelque chose, moi !

BELIN, à part.

C'est fini !

MATHILDE.

Oui ; mille détails que j'avais à peine remarqués me reviennent à l'esprit. Vous êtes-vous rendu compte qu'elle aimait Jeanne et Paul d'une façon tout à fait exagérée ?

BELIN.

Maison, je...

MATHILDE.

Eh bien ! remarquez... Puis, cette émotion lorsqu'on parle de leur mère... cet évanouissement... oui, je suis certaine de ne pas me tromper. Miss Multon, à n'en pas douter, a été liée avec la première femme de M. de Latour : elle l'a peut-être assistée à ses derniers moments, elle lui a promis de se rapprocher de ses enfants et de veiller sur eux, .

- BELIN, à part, respirant.

Je préfère ce soupçon-là.

MATHILDE, revenant à Belin.

Eh bien ! non... ce n'est pas encore cela. La personne dont nous parlons est morte subitement, broyée en quelque sorte ; vous-même n'avez pu la reconnaître. (S'avouant tout à coup vers Belin, comme frappée d'une idée.) Au fait, comment a-t-on constaté son décès ?

BELIN, très-troublé.

Comment?... vous demandez comment? c'est bien simple... très-simple... on ne peut plus simple.

MATHILDE.

Mais, pourquoi vous troublez-vous donc ainsi ?

BELIN.

Moi, je me trouble! ah! par exemple!... je n'ai jamais été plus calmé... pourquoi me troublerais-je?... Il n'y a pas de quoi.

MATHILDE.

Il faut que je voie Maurice.

LOUISE, qui depuis un instant dispose des fleurs sur la cheminée *.
Madame ne sait donc pas que monsieur est sorti ?

MATHILDE

Sorti? quand cela ?

LOUISE.

Mais quelques instants après l'accident de miss Multon.

MATHILDE.

Il ne devait pas sortir de la journée.... Savez-vous où il est allé, monsieur Belin ?

LOUISE.

J'ai entendu qu'il disait au cocher, rue Taitbout, 44.

MATHILDE.

Son notaire!... mais il y a trois jours, il a réglé toutes ses affaires avec lui.

LOUISE, regardant dans le jardin, à gauche.

Ah! voici miss Multon avec les enfants...

Elle sort.

MATHILDE, après avoir jeté un coup d'œil dans le jardin, s'avancant vers Belin.

Monsieur Belin, il se passe ici quelque chose d'extraordinaire, vous savez tout et ne voulez rien me dire. Eh bien, je saurai!

Elle passe près de la table et observe Fernande qui entre par une des portes du fond : celle de gauche.

* Louise, Mathilde, Belin.

SCÈNE III

MATHILDE, BELIN, FERNANDE, JEANNE et PAUL*.

FERNANDE, aux enfants qui l'aident à marcher.

Vous n'avez plus besoin de me soutenir, je me sens forte.

PAUL.

C'est égal, appuyez-vous sur nous jusqu'à ce fauteuil.

FERNANDE, s'asseyant sur le fauteuil qui est à droite.

Merci ; je vous assure que je suis tout à fait remise... et je regrette bien vivement les alarmes que j'ai causées.

BELIN, à lui-même

Les alarmes... c'est le mot...

Jeanne quitte Fernande, traverse la scène, rejoint Mathilde sur la pointe des pieds et la prend à part ; pendant ce temps Fernande cause avec Paul.

JEANNE, à Mathilde.

Sois-tu, petite maman, que miss Multon n'a pas du tout l'âge qu'elle paraît avoir. Elle est bien plus jeune. Tout à l'heure, dans sa chambre, je lui faisais respirer des sels, mon visage touchait le sien et cela m'a frappée.

MATHILDE.

Ah !

JEANNE.

Oui, tout à coup, elle a ouvert les yeux et elle m'a regardée. Je t'assure qu'à ce moment-là elle ne paraissait pas avoir plus d'une trentaine d'années.

MATHILDE.

Trente ans !

LOUISE, entrant par la gauche, au fond**.

Le joaillier chez qui madame est passée hier, attend les ordres de madame.

Mathilde, Jeanne, Fernande, Paul, Belin.

** Mathilde, Louise, Jeanne, Paul, Fernande, Belin.

JEANNE, elle remonte.

Pour mon collier et mes boucles d'oreilles...

PAUL, qui la rejoint.

Tu sais que je veux donner mon goût.

MATHILDE, qui a gagné le fond.

C'est inutile, Paul... reste près de miss Multon.

PAUL.

C'est cela, et vous choisirez des choses qui ne me plairont pas.

FERNANDE.

Allez donner votre avis sur cette grave question, Monsieur Paul; on peut me laisser seule.

PAUL.

D'ailleurs, M. Belin vous tiendra bien compagnie un instant.

BELIN.

Sans doute.

PAUL, suivant Jeanne qui sort à gauche.

Allons, viens, maman.

MATHILDE, à part, regardant Fernande.

Elle veut rester seule avec lui... Pourquoi?

Elle sort par la gauche.

SCÈNE IV

FERNANDE, BELIN*.

BELIN.

Eh bien, que vous disais-je? Que vous ai-je répété depuis que vous êtes ici?

FERNANDE.

Épargnez-moi vos reproches! Ils ne peuvent égaler ceux que je me suis adressés.. Je suis brisée, je suis vaincue... Ces efforts continuels pour contenir mes sentiments, pour

* Belin, Fernande.

arrêter mes larmes, ces coups répétés qui meurtrissent mon cœur, ont tué mon énergie. Ah! je n'aurais pas dû venir ici.

BELIN.

Il est bien temps de vous en apercevoir.

FERNANDE.

Je n'avais pas prévu, je ne pouvais pas prévoir... Oh ! ces confidences, ce mépris, cette haine... Je ne pourrais plus les supporter. Je ne serais plus maîtresse de moi !

BELIN.

Plus bas... plus bas...

FERNANDE.

Je veux partir... tout de suite... Trouvez une raison, n'importe quel prétexte... moi, je suis incapable de raisonner, de réfléchir.

BELIN.

Parbleu, je le vois bien... Bon, voilà que je jure à présent... madame, madame, qu'avez-vous fait de moi ? Je ne me reconnais plus... Ah ! les femmes... et je regrettais de ne m'être pas marié.

FERNANDE.

Voyons, monsieur, le temps presse... c'est ce que vous souhaitez, n'est-ce pas ! eh bien, hâtez-vous !...

BELIN.

De la mesure, madame, au nom du ciel, de la mesure ! Partir ainsi, brusquement, sans préparation, aujourd'hui surtout, ce serait justifier les doutes, les soupçons que votre faiblesse a fait naître... Non, non, c'est impossible. Nous risquerions de tout perdre, au lieu de tout sauver.

FERNANDE.

Eh bien ! monsieur, voyez, réfléchissez... trouvez un motif, inventez une fable... qu'une lettre, une affaire urgente me rappelle en Angleterre... écrivez au docteur Osborn... que sais-je, moi !... mais, faites vite, vite...

BELIN.

Quelques jours, je ne vous demande que quelques jours...

FERNANDE.

Alors ne me quittez pas, ne me laissez pas seule... avec elle. Je vous le répète, mes forces sont à bout.

BELIN.

Quelques minutes seulement pour rassembler mes idées, pour trouver... Près de vous, je n'ai plus ma tête... Du calme, madame, du courage, un dernier effort... je vais écrire au docteur... (A part, en sortant par le fond) Dire que c'est moi qui la retiens maintenant!

SCÈNE V

FERNANDE, puis JEANNE et PAUL.

FERNANDE, s'asseyant à droite sur le fauteuil.

Allons, coupable, résigne-toi... Et j'ai pu croire !... Et j'ai pu espérer !... Qui donc pardonne ?... Pas même Dieu... (Apercevant Paul et Jeanne dans le jardin.) Ah ! si fait, ceux-là... ils pardonneraient peut-être ; mes larmes les fléchiraient... Que demandent les enfants ?... qu'on les aime !... Non, non, sèche tes yeux, pauvre mère... Tu n'as pas même le droit de pleurer devant eux.

Jeanne et Paul entrent par le fond et s'arrêtent sur le seuil en causant.

PAUL *.

Ainsi nous mettons miss Multon du complot.

JEANNE.

Où, il faut tout lui dire.

Ils s'approchent d'elle et se placent des deux côtés du fauteuil.

FERNANDE.

Eh bien, vos emplettes sont finies ?

JEANNE.

Où, miss Multon, toutes.

PAUL, se baissant.

Et nous venons vous montrer la plus jolie de nos acquisitions.

FERNANDE.

Qu'est cela ? un médaillon ?

* Fernande, Paul, Jeanne.

JEANNE, s'agenouillant aux pieds de Fernande.

Et un portrait... La reconnaissez-vous ?

FERNANDE.

Ah ! c'est madame de Latour.

PAUL.

Oui, c'est notre petite maman. N'est-ce pas qu'elle est jolie avec cette robe de bal ?

JEANNE.

C'est une surprise que nous voulons faire à papa... Nous avons eu l'idée, Paul et moi, de prier notre maîtresse de dessin, qui saisit très-bien la ressemblance, de faire une miniature à l'aide d'une photographie de maman ; elle l'a fait encadrer par le bijoutier qui me l'a glissée tout à l'heure dans la main.

PAUL.

N'est-ce pas que nous avons eu une bonne idée ?... Par exemple, toutes nos économies y ont passé.

JEANNE.

Ce soir nous accrocherons le médaillon dans la chambre de maman.

PAUL *.

Je l'entends d'ici, dès qu'elle l'aura aperçu, appelant : « Maurice, Maurice !... Vois donc le joli cadeau de nos enfants !... » Tiens ! c'est la robe que je portais le jour de l'anniversaire de notre mariage. » Papa l'avait rouverte charmante dans cette toilette.

FERNANDE.

Vous êtes deux cœurs d'ange... Même quand vous faites les plus cruelles blessures, on est tenté de vous crier : Frappez, frappez toujours, jusqu'à la mort !

PAUL.

Ah ! mon Dieu, est-ce que nous venons encore de réveiller un triste souvenir.

JEANNE.

Nous vous avons fait de la peine comme ce matiu...

* Paul, Fernande, Jeanne.

FERNANDE.

Comme ce matin... non, non ..

JEANNE.

C'est peut-être un enfant que vous avez perdu.

FERNANDE.

Perdu... oui... perdu... mais... je vous en prie, ne parlons pas de cela.

PAUL.

Pardonnez-nous.

JEANNE.

Cela nous fait tant de peine de vous voir pleurer, et d'en être cause.

FERNANDE.

Non, non, consolez-vous !... rassurez-vous... pauvre enfant, c'est qu'elle pleure... (Elle essuie les yeux de Jeanne. — A elle-même.) Une larme... je demandais une larme... Oh ! mes trésors!...

Elle va les presser sur son cœur... Mathilde paraît à gauche, les enfants se lèvent.

SCÈNE VI

LES MÊMES, MATHILDE *.

MATHILDE.

Miss Mutton ! Que faites-vous donc ?

FERNANDE.

Parlon, madame, pardon, je...

PAUL.

Nous avons encore fait pleurer miss Mutton, sans le vouloir. et nous lui demandons pardon...

MATHILDE.

Vous fatiguez votre gouvernante ; elle a besoin de repos. Laissez-nous, mes enfants.

FERNANDE.

Mais non, madame, je vous assure...

* Mathilde, Paul, Jeanne, Fernande.

MATHILDE.

Paul, le jardinier vient de recevoir une provision de fleurs. Ne voulais-tu pas en choisir pour tes plates-bands?...

PAUL.

Et pour celles de Jeanne.. (A Fernande.) Miss Multon, dites-moi celles que vous préférez ; je les planterai moi-même sous vos fenêtres.

FERNANDE.

Celles que vous voudrez, monsieur Paul... Je les aime toutes. (A part.) Hélas ! je ne les verrai pas fleurir !

Les enfants sortent par le fond, à droite, après avoir embrassé Mathilde.

SCÈNE VII

FERNANDE, MATHILDE*.

MATHILDE, à elle-même.

Allons, je veux savoir ! (Haut.) Vous causez trop familièrement avec les enfants... et, vous le voyez, ils en abusent.

FERNANDE, qui a passé à gauche près de la table

Moi, madame, trop familièrement, avec... (Se contenant.)
Je vous demande pardon, mais je ne mérite pas ce reproche.

MATHILDE, au milieu de la scène au second plan.

Pourtant, tout à l'heure, quand je suis entrée...

FERNANDE.

Quand vous êtes entrée... Oui, c'est la première fois que j'avais oublié... ce qui nous sépare...

MATHILDE.

Vous vous méprenez sur mon intention ; je ne suis ni orgueilleuse, ni jalouse.

FERNANDE.

Ni jalouse... Oh ! je le conçois.

MATHILDE.

Mais, pour conserver sur des enfants l'autorité nécessaire, il ne faut pas leur laisser prendre trop de liberté.

* Fernande, Mathilde.

FERNANDE.

Pardou, mais vous, madame...

MATHILDE.

Moi... je suis leur mère.

FERNANDE, se retournant vivement.

Leur mère!

MATHILDE.

Je ne crois pas que personne puisse me disputer ce titre.

FERNANDE.

Personne, non, personne ne le peut... rassurez-vous!

MATHILDE.

Rassurez-vous! Quel mot étrange, et comme vous l'avez prononcé!

FERNANDE.

Ne faites pas attention à mes paroles, je vous en prie, madame... J'ai la tête si faible, que je ne me rends pas bien compte de ce que je dis.

MATHILDE.

Rassurez-vous!... Vous savez donc, je ne vous l'ai pas dit pourtant, que parfois une terreur invincible s'empare de moi.

FERNANDE.

Une terreur!

MATHILDE.

Oui, quand je suis là, près de lui, près de nos enfants, dans ces heures intimes et si douces où le cœur se réchauffe au foyer commun, parfois ma pensée inquiète évoque un fantôme... Cette femme que je ne connais pas, que je n'ai jamais vue, apparait tout à coup et s'assoit, au milieu de nous, morne et glacée.

FERNANDE.

Quelle femme?

MATHILDE.

Fernande, dont le spectre se dresse entre Maurice et moi...

FERNANDE.

Et alors... qu'arrive-t-il?

MATHILDE, faisant un pas vers Fernande.

Alors, monsieur de Latour se lève et chasse l'adultère...

FERNANDE.

L'adultère... Eh bien! que voulez-vous de plus?

MATHILDE.

Je veux qu'elle soit morte et qu'elle ne revienne pas!

FERNANDE.

Ne la tentez donc pas!

MATHILDE.

Que voulez-vous dire?

FERNANDE.

Il ne faut pas troubler la paix de la tombe, madame, il ne faut pas évoquer les morts, il ne faut pas surtout tirer vanité de ses joies, insulter ceux qui sont tombés et braver ceux qui souffrent. Est-ce qu'on est jamais sûr de quelque chose ici-bas?.. Est-ce que la malheureuse dont vous craignez le retour se croyait si près de la fin de ses douleurs? Une pierre sur la voie, un charbon échappé de la fournaise et, en quelques minutes, elle et tant d'autres pleins de vie, de santé, d'espérance n'étaient plus qu'un peu de cendres. Savons-nous jamais, quelle que soit notre quiétude, si la pierre qui doit nous renverser ne se trouve pas sur notre chemin?

MATHILDE.

Mais, madame, qui donc êtes-vous?..

FERNANDE.

Qui je suis?.. une femme qui a souffert...

MATHILDE.

Ah! vous m'avez fait peur... (Après un silence.) Vous avez souffert, dites-vous... Il est donc vrai que la douleur va chercher parfois les âmes les plus pures, car vous n'avez rien pu faire pour mériter de souffrir.

FERNANDE.

De grâce, madame, ne vous occupez plus de moi, ne me demandez pas mes secrets. Il y a des abîmes qu'il est dangereux de sonder.

MATHILDE.

Dangereux! Pourquoi?

FERNANDE.

Vous êtes heureuse, vous êtes aimée : laissez-moi, mes douleurs, gardez vos joies.

MATHILDE.

On dirait que vous les enviez.

FERNANDE.

Les damnés envient toujours le ciel... c'est là leur supplice.

MATHILDE.

Alors, pourquoi restez-vous dans cette maison où le bonheur est complet... où tout respire la confiance, la tendresse, l'amour.

FERNANDE.

Je n'y resterai pas longtemps.

MATHILDE

Vous voulez nous quitter ?

FERNANDE.

Oui, madame.

MATHILDE.

Nous quitter parce que je suis heureuse, parce que je suis aimée, c'est vous qui venez de le dire ; mais s'il ne m'aimait pas, vous resteriez donc ?

FERNANDE, s'oubliant.

S'il ne vous aimait pas...

MATHILDE.

Ah ! vous l'aimez !...

FERNANDE.

Eh ! madame ! que vous importe puisque je pars... Contentez-vous de mon humiliation et de votre triomphe.

MATHILDE.

Mon triomphe ! Vous parlez comme si vous aviez des droits sur le cœur de monsieur de Latour. Moi seule en ai : moi seule suis aimée ; moi seule puis l'être ; j'ai chassé jusqu'au souvenir de celle qui l'a indignement trahi.

FERNANDE, à elle-même.

Mais qu'a-t-elle donc à s'acharner sur moi ; je ne lui demande rien.

MATHILDE.

Je suis tout ici ! Je suis l'épouse, je suis la mère, je suis la femme légitime.

FERNANDE, se plaçant devant elle et la regardant.
Qu'en savez-vous?...

MATHILDE, avec éclat

Ah ! je m'en doutais, j'en étais sûre, vous êtes Fernande !

FERNANDE.

Eh bien, oui !... je suis Fernande !... vous m'avez torturée pour que je me trahisse... je me suis trahie... Après !...

MATHILDE.

Fernande !

FERNANDE.

Depuis six mois je vis ici, humble, patiente, résignée... J'ai tout accepté... j'ai tout souffert, et cependant j'allais partir, je fuyais désespérée et je vous laissais tous mes biens, toutes mes joies... Vous ne l'avez pas voulu !... vous avez cherché la lutte, je l'accepte !... Vous resterez, si vous voulez, la maîtresse de M. de Latour, mais je serai la mère de mes enfants.

MATHILDE.

Sa maîtresse ?... mais ce titre d'épouse que vous voulez prendre, vous n'avez pas encore le droit de le porter.

FERNANDE.

Oseriez-vous dire que je ne suis pas Fernande, dites, l'oseriez-vous ?

SCÈNE VIII

FERNANDE, MATHILDE, DE LATOUR **.

DE LATOUR, entrant.

Personne ne vous disputera ce nom, madame...

* Mathilde, Fernande.

** Mathilde, de Latour, Fernande.

MATHILDE.

Ah ! Maurice !

DE LATOUR.

Nous n'aurons ni procès, ni débats, je ne dirai qu'une chose, la vérité; vous parliez de vos enfants, c'est eux que je prendrai pour juges.

FERNANDE.

Mes enfants !...

DE LATOUR.

Vous voulez descendre du piédestal que je vous ai éleyé, vous voulez tremper dans votre honte cette pureté, cette innocence, que j'ai respectées, que j'ai défendues même contre l'amertume de mes souvenirs, soit, madame, appelez-les, je suis prêt.

FERNANDE.

Monsieur !...

DE LATOUR.

Je ne leur ai montré que le beau côté de la vie, ils n'ont pas même le soupçon du mal. Déchirez le voile ! Apprenez à votre fille qu'à côté des joies saintes et pures, des pieux devoirs, des affections bénies, il y a des entraînements coupables, des passions terribles, qui arrachent une femme à son foyer, une mère à ses enfants et enveloppent toute la famille dans la solidarité du déshonneur.

FERNANDE.

Oh ! monsieur !

DE LATOUR,

Dites-lui que vous êtes une de ces femmes, et que, pour prix de votre abandon, en échange de cette honte que votre retour lui apporte, vous venez réclamer son amour... Je ne sais pas ce qu'elle fera, ce qu'elle décidera. Peut-être me quittera-t-elle pour aller à vous... essayez !...

FERNANDE.

Ma fille !...

DE LATOUR, allant au fond. *

Jeanne, Paul !...

* Mathilde, Fernande, de Latour.

FERNANDE, se jetant devant lui,

Non, non, ne les appelez pas !...

SCÈNE IX

LES MÊMES, JEANNE, PAUL *, entrant par le fond

JEANNE.

Que veux-tu, papa ?

PAUL.

Tu nous appelles.

DE LATOUR.

Ce n'est pas moi, c'est... (Montrant Fernande.) madame qui vent vous parler...

PAUL.

Miss Multon.

FERNANDE.

Non, non... je ne veux rien... rien...

JEANNE, la regardant.

Mon Dieu !

PAUL.

Qu'avez-vous ?

De Latour reste impassible.

FERNANDE.

Mes enfants... mes enfants, (se reprenant.) Pardon, pardon... Monsieur Paul, mademoiselle Jeanne... Oui, oui, en effet... j'ai quelque chose à vous dire, à vous annoncer... je... je vais partir; je vous quitte...

PAUL.

Partir !

JEANNE.

Nous quitter!...

* Mathilde, Fernande, de Latour, Paul, Jeanne.

PAUL.

Quand nous commençons à tant vous aimer... (A de Latour.)
Oh! papa, ne la laisse pas partir.

JEANNE, à Mathilde.

Maman, retiens-la.

FERNANDE.

Ni votre père, ni votre mère ne peuvent me retenir... ils savent, ils ont compris, je leur ai expliqué... N'est-ce pas, n'est-ce pas, monsieur, dites-leur...

DE LATOUR.

Mes enfants, miss Multon s'est habituée à vous voir, à vous aimer, et, forcée de vous quitter, elle éprouve une douleur profonde... Pour la consoler un peu, embrassez-la et laissez-la vous presser sur son cœur... non comme une gouvernante, mais comme une amie!...

PAUL, se jetant au cou de Fernande*.

Oh! certainement...

JEANNE, se pressant contre elle.

Bonne miss Multon...

FERNANDE; la pressant sur son cœur.

Oh! monsieur, merci... merci!

PAUL.

Mais vous ne nous quittez pas pour toujours?

JEANNE.

C'est impossible, cela nous ferait trop de peine.

PAUL.

Vous reviendrez?

FERNANDE.

Jamais.

DE LATOUR.

Miss Multon est trop souffrante pour voyager, mais Belin vous conduira près d'elle.

Mouvement de Fernande.

PAUL.

Où donc?

* Paul, Jeanne, Fernande.

DE LA TOUR.

Dans le midi de la France, que sa santé l'oblige d'habiter.

Ah! Dieu m'a pardonné!

BELIN, à lui-même.

Je vais enfin retrouver mon grec et mon latin.

10 AP 69

FIN